



entre la « réunion des étudiants » du 104 de la rue de Vaugirard où Mitterrand habitait chez les pères maristes, et mon grenier à tabatière près de la place Maubert, nous parlions peu métaphysique. Je me demande encore ce que pouvaient être alors les « religions » de mon camarade. (Je me le demande toujours.) Il avait une passion évidente : la littérature. Il l'a gardée, courant toujours, à ses moments gagnés, libraires et bouquinistes. J'avais une passion : la politique. Je l'ai perdue, du moins sous la forme qu'elle avait alors pour moi, sous les masques du « socialisme féodal » dont parle Marx, puis du communisme, c'est-à-dire le détestable projet de faire le bonheur des hommes sans leur demander leur avis. Nous avions en commun un désintérêt, une méfiance, un recul : l'argent. « *C'était l'ennemi, le corrupteur avec lequel on ne traite pas* », écrira plus tard François Mitterrand en se retournant sur notre jeunesse.

Je sais. Tenir l'argent pour dangereux, ce n'est qu'un réflexe sentimental, épidermique, peut-être un archaïsme. Le préjugé contre l'argent maître, ça conduit quelquefois à de drôles de compromissions. Drumont commence par vitupérer la finance internationale, puis voue le juif à l'exécration. Ezra Pound maudit l'usure, puis prêche la guerre sainte contre les juifs, au micro de Mussolini en guerre. De toute façon, sans aller si loin, et si mal, tenir, comme dit Mitterrand, « *le privilège de l'argent pour le pire désordre* », c'est un préjugé qui n'est pas du tout à la mode. Le premier geste symbolique de Mitterrand président, c'est d'aller saluer Jaurès

et Jean Moulin. Le premier geste symbolique de notre gouvernement du moment, c'est de supprimer l'impôt sur les grandes fortunes. Le premier geste « judiciaire » de Mitterrand, c'est de supprimer la peine de mort. Le premier geste « judiciaire » de notre garde des Sceaux du moment, c'est de tenter de privatiser les prisons, comme un vulgaire compte privé chez un diamantaire.

Quand Mitterrand accorde la concession de la Cinq à Berlusconi, il se trompe ; il croit avoir affaire à un vrai saltimbanque de télé (ce qui prouve qu'à Venise, chez son ami le peintre Music, notre président ne regarde pas la télé italienne, ou ne regarde que la RAI : la Cinq italienne l'aurait prévenu du désastre de la Cinq française). Quand Léotard, l'inventeur du « *mieux-disant culturel* » et le pratiquant du « *mieux-mentant culturel* » vend la Une à Bouygues, il ne se trompe pas : il sait qu'il la vend au meilleur spécialiste des autoroutes, qu'une belle et bonne carrière dans le bâtiment préparait, bien entendu, à cultiver, enseigner et divertir le peuple.

Les analyses les plus fines et les plus pertinentes du livre de Jean Daniel répondent, je crois, à une des questions que le « *jamais simple* » Mitterrand amène à se poser : comment le bon jeune homme charentais, le résistant poussé davantage par l'indignation patriotique, le courage et l'ambition que par l'esprit de révolution, comment l'homme politique centre-gauche va-t-il sur le tard devenir socialiste ? Si on relit les textes qui ont nourri sans doute le jeune Charles de Gaulle et le jeune François

Mitterrand — Ozanam, Lacordaire, Lamennais et ce Montalembert qui donnait son titre à la revue où Mitterrand fit ses débuts de plume, les « Cahiers Montalembert » —, si l'on rouvre les livres d'Albert de Mun, de Le Play, des théoriciens du « *christianisme social* » et du « *catholicisme social* », on s'aperçoit en effet d'une chose. C'est qu'avant d'être un stratège clausewitzien, un joueur imperturbable, le « *florentin* » que taquinait Mauriac, l'ami de ses amis, pour les meilleurs (comme sa fidélité à Robert Antelme) et parfois pour les pires, qu'avant d'être l'homme de la main tendue au « *peuple communiste* » et du dos tourné aux hiérarques toujours staliniens, l'amateur de bonnes proses un peu « classiques », le patient des longs desseins et un pragmatique capable de s'adapter en un éclair à une situation imprévue, Mitterrand a une caractéristique essentielle, que Jean Daniel résume en explicitant le titre de son étude : « *L'apport le plus original de François Mitterrand, c'est la fusion qu'il opère entre une tradition d'origine chrétienne et une tradition socialiste.* » Cette conclusion, Jean Daniel l'a étayée et illustrée dans des pages qui comptent parmi les meilleures de son travail, et si riches qu'il est impossible de les résumer ici. Evitant les pièges d'une distanciation trop appliquée et du culte de la personnalité, style « Génération Mitterrand », l'essai de Jean Daniel est à la fois brillant et pénétrant, un solide travail d'histoire immédiate et de sociologie, et une esquisse psychologique très fine.

Les socialistes se lamentaient, il y a quelques années, sur « *le silence des intellectuels* ». Ils auraient dû, au contraire, se réjouir du silence des « penseurs ». En trente ans ils avaient dit trop de bêtises ! Il est vrai que Hô Chi Minh, Che Guevara, Mao, c'était *chic*, et qu'une simple majorité parlementaire, ce n'était pas tellement in. Il sera peut-être possible désormais de parler de ces choses posément, sans trahir, comme un gauchiste devenu PDG, et sans se convulser, comme un de ces « libéraux » dont Jean Daniel dit joliment qu'ils « *passent pour être des pessimistes sur l'homme mais sont foncièrement optimistes sur le marché* ».

Ce n'est pas moi qui irai contester l'analogie qui existe entre les grandes religions et les grandes idolâtries politiques. Pourtant, quand on me parle de religions à propos de politiques, j'ai des doutes. Autrefois, Jahvé sondait les reins et les cœurs. Ce sont aujourd'hui les instituts de sondage qui s'en chargent. Les deux derniers sondages nous ont donné une étrange image de la religion des catholiques : il semble que, de plus en plus, ils en prennent et en laissent. Il arrive certes encore que, parfois, des chrétiens croient en Dieu. Dans le langage courant, sur un problème où on se sent plutôt le « *gérant de perplexités* » que le possesseur de certitudes, on dit qu'on « *ne s'est pas fait encore une religion* ». A voir les libertés que les croyants prennent aujourd'hui avec leur credo, on se dit qu'ils sont peut-être en train, sinon de se faire, du moins de défaire une religion. Comme la démocratie idéale (dont nous sommes encore loin), la religion est de plus en plus pluraliste.

CLAUDE ROY ●

« *Les Religions d'un président* », par Jean Daniel, Grasset, 356 pages, 110 F.

Antoine Riboud

Modernisation, mode d'emploi

Rapport au Premier ministre

« A la fois pragmatique, innovateur et ambitieux. »

LE MONDE

« 6 clés pour réussir. »

LES ÉCHOS

1018